

Le Monde du Bleu

Michel Pochet

La métaphore de la lumière

Quand je pense aux Mondes d'Humanité Nouvelle, je préfère parler de "Monde du Bleu" plutôt que du monde de « l'Harmonie sociale et de l'Art ».

Peut-être parce que je suis peintre, la métaphore de la lumière et des couleurs me semble très claire et très lumineuse. Comme dirait le célèbre comique italien Benigni : un enfant comprend tout de suite. Effectivement Chiara Lubich a continué à employer cette métaphore avec les jeunes lorsqu'elle a lancé la Révolution Arc-en-ciel ou lorsqu'elle nous a décrit la diversité des peuples en parlant du Monde en couleur avec ses continents colorés.

Mais probablement par peur d'être mal comprise, elle n'a plus utilisé la métaphore de la lumière et elle a cherché des termes plus communs à employer comme justement les Aspects, Harmonie sociale et Monde de l'art.

À dire vrai, en employant la métaphore de la lumière et des couleurs, Chiara n'était pas en mauvaise compagnie si l'on pense que la première Alliance biblique est scellée par l'Arc en Ciel, que le prologue de l'Évangile de Jean dit « que la Lumière est venue dans le monde » (mais il précise que le monde ne l'a pas comprise), sans parler du poète allemand Goethe ou du peintre russe Kandinskij qui se sont attachés à étudier la lumière et les couleurs dans la perspective philosophique et esthétique.

A dire vrai, je regrette que cette métaphore ait été substantiellement oubliée parce que, selon moi, on comprend moins la nouveauté radicale de l'intuition originelle de Chiara qui s'est appauvrie en étant traduite en *mots pauvres*... Ces mots d'emploi commun rappellent des usages et des coutumes justement *communs, déjà connus, déjà définis* et non une nouveauté, une vision charismatique différente de la vie individuelle et sociale comme Chiara en avait l'intuition.

Avec la métaphore de la lumière Chiara Lubich nous donne une perspective unitaire de la réalité entière. Elle concerne l'Un. La lumière, que l'on ne voit pas, mais qui fait tout voir, est une, blanche. En passant à travers un prisme la lumière blanche se subdivise en une infinité de nuances qu'en occident nous avons l'habitude de regrouper en sept couleurs, selon un nombre que nous disons parfait.

En suivant cette tradition Chiara décrit la réalité selon sept couleurs. Chaque "Couleur" contient de multiples nuances qui dans le cas du Bleu peuvent être appelés par exemple Harmonie et milieu ou Harmonie sociale et monde de l'Art, mais le fait que Chiara voit une seule couleur, le Bleu, n'est pas indifférent. Il correspond à la vision de l'Un qui fait voir toute la réalité avec la lumière blanche, celle de Dieu, c'est-à-dire la lumière de la Vérité, des Biens et du Beau. Ainsi ces nuances (harmonie et milieu, harmonie sociale et monde de l'art) sont toutes des nuances du bleu unique. Elles sont un unique bleu. L'originalité du Charisme ne consiste pas à proposer d'autres réalités humaines, mais un autre regard sur les réalités humaines. Les réalités humaines comprises et vécues comme différentes et éventuellement contradictoires sont pour Chiara Lubich une indivisible unité. Elles sont contenues l'une dans l'autre, s'expliquent l'une par l'autre, ont sens l'une pour l'autre. Cette vision une et trine,

vision de l'Un, vision de Dieu qui résout les dialectiques sans nier les distinctions, s'apparente à une quatrième dimension de la réalité dans laquelle tout se simplifie, se clarifie parce que vu en perspective. Dans cette lumière blanche, dans cette perspective de la quatrième dimension, on peut contempler l'architecture, la structure intime du dessein de Dieu, le Grand Architecte, l'harmonie là où on ne voyait d'abord que le chaos.

Le Bleu

Le Bleu comme Chiara l'a expliqué en 1955 est très clair, c'est le *dessein* de Marilen.

Elle dit que ce dessein est l'Éclésià, c'est-à-dire l'Humanité comme Assemblée du Christ. Comme Corps Mystique ses membres sont articulés l'un dans l'autre. Il s'agit de relations sociales à l'image de la Trinité, sans anarchie ; d'une assemblée ordonnée, et non d'une foule ; pas une masse anonyme, mais un peuple, le peuple de Dieu.

Ce corps mystique est corps social et ses membres ne sont pas angéliques, mais des êtres humains corporels qui s'habillent, habitent des maisons, construisent des villes, composent des peuples. Dieu s'est vraiment incarné en Jésus et ceci détermine une esthétique que nous pouvons dire typiquement évangélique, celle des lys des champs et des oiseaux du ciel, celle du Centuple et de la Providence, donc une esthétique en même temps économe et généreuse, précise mais sans schématismes, ordonnée et festive.

Mais si nous oublions son unicité, le Bleu devient de compréhension difficile. Il se divise en Harmonie sociale et Monde de l'Art qui tendent à se distinguer toujours plus. Il me semble que pendant longtemps ils ont été effectivement pour Humanité Nouvelle deux filons séparés.

De mon observatoire quand j'étais en zone, j'avais l'impression que c'étaient deux réalités juxtaposées que, par fidélité à l'intuition originelle, le mouvement Humanité Nouvelle cherchait à faire coïncider, mais en vain. Ainsi le congrès du monde du Bleu, en mai 91, a eu pour thème l'Urbanisme qui pouvait effectivement unir Harmonie sociale et Art. L'Urbanisme était un point où il y avait une rencontre entre les deux réalités du Bleu. Cela me semblait moins artificiel et un tel congrès fut vécu par quelques uns comme une tentative pour mettre d'accord deux réalités qui au contraire était perçues comme très différentes, lointaines, presque pas conciliables.

La plus belle nappe

A ce moment là je dois confesser que j'aurais été tenté de lutter pour remettre au moins un certain équilibre en faveur du Monde de l'art par rapport aux Oeuvres sociales, si je n'avais pas été convaincu que depuis les origine nos oeuvres sociales se caractérisent par leur valeur esthétique, et que notre art est social par nature.

Je cite toujours ce fioretto des premiers temps : dans les refuges Chiara et ses premières compagnes lisaient l'Évangile à la lumière d'une bougie. Les paroles qui parlaient de l'amour s'éclairaient à leurs yeux, et immédiatement elles les mettaient en pratique. Pour illustrer cette mise en pratique de l'amour, on raconte toujours que les premières focolarines invitaient les pauvres à manger à la maison et qu'autour de la table très souvent il y avait un pauvre, une focolarine, un pauvre, une focolarine, un pauvre, une focolarine. Et le récit poursuit toujours en disant que dans ces occasions on mettait la plus belle nappe, les plus beaux couverts... c'est-à-dire que les pauvres étaient traités comme des hôtes d'honneur, et non certes comme des nécessiteux de "charité".

Même si, peut-être, il y avait peu à manger, c'était *un banquet* tout plongé dans une atmosphère "esthétique". C'était une fête. Jésus présent dans le pauvre était un VIP que l'on accueillait avec tous les égards, parce que sa présence était un honneur. Ce n'était pas un assisté que l'on aide par sens du sacré, mais aussi austère, devoir de charité.

Je vois dans ce fioretto un instant fondateur du charisme et de l'Œuvre.

Chiara n'a pas organisé une cantine populaire, œuvre sociale nécessaire à Trente à ce moment là, et que d'autres bonnes volontés ont certainement réalisée. Chiara invitait les pauvres à sa table pour un repas de fête, qui redonnait à ces personnes l'estime de soi mise en danger par la situation de dépendance. Et je pense qu'avec la dignité retrouvée, revenaient à ces personnes les idées et la force pour subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Moi-même, je me rappelle, j'ai été dans une cantine populaire avec mes parents en 1943, après le bombardement de notre ville, mais je ne crois pas que pour mon père ce fut une grande joie d'être forcé à recevoir à manger de l'assistance publique.

Kosovo

Je suis convaincu que toutes nos œuvres sociales ont une dimension esthétique. J'en ai eu une confirmation, il y a quelques années lorsque j'ai été invité en Allemagne pour parler de la beauté à une rencontre de jeunes d'une semaine. Chaque jour on présentait une thématique d'ordre spirituel accompagnée de témoignages de jeunes. Ce jour là était consacré à Jésus abandonné, au mystère de la souffrance, et deux garçons Albanais donnaient leur témoignage encore très frais de l'accueil des réfugiés Kosovars.

En suivant, avec les jeunes, ce programme aussi engagé, me vint une profonde perplexité. Comment parler d'art et de beauté, c'est-à-dire de choses "futiles" dans un contexte aussi sérieux ? Cela me semblait une fausse note.

Ensuite, en repensant aux garçons Albanais, je me suis rassuré. Leur témoignage avait été fort, émouvant, irrésistible, violent en quelque sorte. Ils contestaient avec lucidité et précision les aides internationales jetés des avions sur les gens, sans respect, inhumains. Leur expérience avait été toute différente, faite d'accueil respectueux, souriante, joyeuse. La réponse des Kosovars avait été elle même joyeuse.

La fête est du registre du beau, pas tant du bien. Toute l'expérience qui au début semblait si sociale, si éthique m'apparaissait exquisément esthétique. Ces garçons sans le savoir avaient été des témoins du beau.

Vouloir le beau

Maintenant que je m'occupe du Bleu d'Humanité Nouvelle, je me réjouis à l'idée de vérifier que nos mille œuvres sociales ont effectivement cette dimension esthétique. Peut-être que cette dimension esthétique n'est pas mise en lumière, ou qu'elle est inconsciente, parce que l'on pense avant tout vouloir le bien des gens, mais l'amour que le charisme nous pousse à pratiquer n'est pas seulement vouloir le *bien*, *c'est aussi* vouloir le *vrai* et surtout (parce que ceci nous caractérise) vouloir le *beau*. Je pense qu'elles sont déjà vraiment des œuvres sociales à nous lorsqu'elles correspondent à la doctrine sociale chrétienne, à la justice sociale, c'est-à-dire à l'éthique sociale. Je pense cependant qu'il est temps de vérifier si elles ont aussi la dimension esthétique évangélique que le charisme met en lumière.

S'il y avait des exceptions, elles pourraient être des œuvres nécessaires, justes et méritantes, mais elles ne seraient pas vraiment à nous, et il faudrait, en quelque manière, les refonder avec la dimension esthétique. Je ne doute pas que leurs promoteurs le feraient avec enthousiasme, parce que leur engagement social deviendrait ainsi plus cohérent avec notre vie spirituelle et donc même plus gratifiant.

Donner espoir

Une expérience très forte à propos du Bleu a été un voyage que j'ai fait l'été 2002 en Argentine, à l'occasion du premier congrès pour nos artistes internes. En m'invitant, ils

m'avaient communiqué le thème du congrès : "Donner espoir". Je me suis demandé qu'est-ce que signifiait pour eux donner espoir. Lorsque j'ai écrit à Chiara Lubich pour lui demander sa bénédiction pour ce voyage je lui ai dit qu'il me semblait que - dans une situation aussi dramatique socialement, économiquement et politiquement comme celle de l'Argentine - les premiers à souffrir et à se désespérer avaient dû être les artistes, qui mouraient littéralement de faim. Redonner espoir aux artistes était donc très important. Mais il me semblait cependant qu'une fois l'espoir retrouvé, les artistes auraient été les premiers capables de redonner espoir à la société. Je suis convaincu, avec Chiara Lubich et avec Jean Paul II, que la nature même de l'art est de donner espoir, et s'ils n'ont pas beaucoup de moyens, pour donner espoir, il suffit qu'il y ait des artistes authentiques. S'il y a beaucoup de moyens... tant mieux ! Mais les artistes, s'ils sont des vrais artistes, peuvent s'exprimer et donner espoir même avec peu de moyens, parce que leur vocation précisément est de donner espoir. Chiara Lubich m'a confirmé cette intuition, et j'ai porté son encouragement aux artistes argentins. Il me semblait que l'on pouvait trouver une analogie avec le passage de l'Évangile où Jésus avertit Pierre qu'il le trahira trois fois avant que le coq chante, mais qu'il a prié pour lui pour qu'il revienne à lui, car se serait lui, Pierre, qui devrait ensuite redonner courage aux autres disciples. Je pense que Jésus connaît bien la fragilité des artistes, leurs faiblesses, mais qu'il a prié pour eux pour que, revenus à eux-mêmes, ils soient fidèles à leur très haute vocation que Jean Paul II appelle la vocation sociale.

Le courage de la nouveauté

Ma réflexion sur Le Bleu s'est développée dans le congrès et ensuite dans toutes les rencontres que les artistes m'ont invité à faire dans toute l'Argentine. Le discours se développait, devenait toujours plus complet.

On comprenait par exemple que l'artiste est habitué à vivre avec la nouveauté. En Argentine la nouveauté fait peur. Les politiciens, les économistes re-proposaient toujours les mêmes formules qui ont déjà montré leur inefficacité, ou pour convaincre l'opinion publique que c'était la bonne solution ou pour convaincre du contraire, mais ils ne changeaient jamais de discours, comme s'il n'y avait pas eu d'autres possibilités. Ils ne réussissaient pas à regarder autrement. Ils étaient comme hypnotisés, interdits, devenus stupides. Certainement il y avait d'autres possibilités ! Ils ne les regardaient pas. Ils avaient peur de la nouveauté.

Les artistes aussi ont peur de la nouveauté, mais ils sont habitués à cohabiter avec elle. L'art existe seulement avec la nouveauté, il n'est jamais plagia des autres ou de soi-même. Alors il me semblait que c'était une des choses que les artistes pouvaient donner au monde social : avoir peur de la nouveauté, mais cohabiter avec elle. Avoir le courage de la nouveauté.

Investir dans les cinq sens

Non seulement. Contrairement à ce que l'on pense, l'art est essentiellement concret. Les artistes transforment vite la nouveauté contemplée dans l'esprit en nouveauté concrète, en œuvres, en actions qui peuvent impliquer les gens de façon insoupçonnée.

Je vous donne un exemple parmi d'autres : une femme âgée est opérée, l'intervention est réussie. Cliniquement elle est guérie, mais probablement elle mourra parce qu'elle n'a plus envie de vivre. Si quelqu'un l'habille de manière élégante, la peigne, la maquille, la fait se sentir *belle dans sa peau*, elle vivra ! Dans quel hôpital y a-t-il un coiffeur, une couturière, une esthéticienne ?

Des idées comme celles-ci ont été accueillies avec un grand enthousiasme, aussi bien par des artistes que par d'autres personnes que je ne prévoyais pas de rencontrer, du moins sur le terrain esthétique. Parce que aussi bien à Rosario qu'ensuite à Mendoza j'ai passé des heures très intéressantes avec des entrepreneurs de l'Économie de Communion avec lesquels le

discours inévitablement se déplaçait justement vers l'économie et le travail, sans cependant s'éloigner de l'esthétique, ou pour le moins du Bleu.

Le Monde vu dans la perspective du Bleu a un besoin urgent d'une infinité de professionnels de la beauté. Je ne dis pas *d'artistes* parce que ce mot risque de faire peur, mais de personnes qui travaillent dans le champ de la beauté. Il faut réactualiser des anciennes professions oubliées, et en créer des nouvelles. Il faut créer des emplois et des entreprises, investir dans tous *sens*, je veux dire dans *les cinq sens* : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

Dieu Beauté s'est fait connaître à nous et il nous demande de l'aimer dans les frères à travers tous les sens : c'est ce que nous dit Jean dans le premier verset de sa première lettre : "Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu avec nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la Parole de vie... nous vous l'annonçons." C'est encore Jean qui dans l'Évangile raconte l'épisode du vase de parfum très coûteux que Madeleine verse sur les pieds de Jésus, en scandalisant Judas, parce qu'en le vendant on aurait pu faire une œuvre sociale : donner à manger à une famille une année entière. Mais Jésus défend Madeleine. Si vous me concédez cette image, je dirais que même pour Jean l'Évangile est bleu...

L'alpha de l'Humanité

Nous devons découvrir combien la beauté est fondamentale. La vie vraiment humaine commence avec l'expérience consciente de la beauté. On a la conviction que les découvertes archéologiques sont attribuées à des hommes comme nous, s'elles montrent une recherche esthétique. Il y a plus de trente mille ans les peintures murales des cavernes montrent ce sens esthétique de nos ancêtres. Mais même encore plus loin dans le temps, les sépultures avec des restes de fleurs démontrent qu'il existait alors une réalité vraiment humaine, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. C'est un fait mystérieux, où les croyants trouvent la preuve d'une vie religieuse, parce que nos ancêtres enterraient leurs morts, et ceci ne fait aucun doute - il est peu probable que ce soit une croyance dans l'au-delà comme nous le croyons, et qu'ils avaient une foi religieuse semblable à la nôtre - mais ce qui ne fait pas de doute c'est la dimension esthétique d'un rite que nous faisons encore maintenant, et que l'humanité faisait déjà à son origine.

Nous n'avons cependant pas de témoignages directs et sûrs, parce qu'ils ne laissent pas à traces repérables, des fossiles à montrer, mais nous sommes certains que la danse, la musique et toutes les manifestations de la fête remontent aux origines mêmes de la réalité humaine, sans parler des vêtements, des bijoux, des parfums, des masques et de toutes les diverses armes de séduction, communes à tous les êtres vivants, végétaux ou animaux qu'ils soient.

Nous sommes si loin de nos racines que nous pensons que l'art est privilège des riches, riches d'argent et riches de culture. Alors logiquement lorsqu'une crise économique intervient, la première chose que l'on fait, dans une vision erronée de la justice sociale, c'est d'économiser sur l'éducation et sur tout ce qui a trait à l'art et à la culture.

C'est un terrible malentendu parce que l'humanité *commence* avec l'esthétique. L'esthétique n'est pas l'horizon futur d'une Humanité plus développée, c'est son point de départ. Certes la culture, l'art sont un oméga de l'Humanité dans le sens que la beauté n'a jamais dit son dernier mot, qu'il y aura toujours à croître dans la beauté et qu'il y a toujours une nouveauté à découvrir, un mûrissement à faire, mais il est aussi vrai que la beauté est l'alpha de l'humanité. D'elle on part, d'elle on doit toujours répartir lorsqu'il y a une crise. Un temps de crise c'est le moment le plus juste pour investir dans la culture. Plutôt que tailler l'arbre en fleur, il faut arroser ses racines si on veut le voir fructifier.

La place de Tucuman

À Tucuman - belle ville du nord argentin - il m'a été raconté qu'un couple, en voyant l'état d'abandon de la place du quartier, s'est mis au travail en entraînant aussi les voisins.

Ils ont nettoyé le jardin, planté des fleurs, reconstitué une aire de jeu pour les enfants, disposé des bancs pour les personnes âgées (et les amoureux). En somme ils ont redonné de la beauté à ce qui est traditionnellement le cœur de la vie sociale de chaque quartier des villes argentines. La ville n'avait pas d'argent pour l'entretien, alors les pauvres (tous étaient pauvres à ce moment-là en Argentine) ont mis en commun l'argent nécessaire pour ces travaux.

Entre temps le moment est arrivé de l'élection du Conseil de quartier. Les voisins ont persuadé ce couple de présenter une liste parce que disaient-ils : vous nous avez entraînés dans le travail pour la place, mais il y a encore beaucoup à changer dans le quartier, vous ne pouvez pas nous abandonner au milieu du gué. Ce couple s'est présenté et non seulement a été élu mais la commission sortante, formée de douze conseillers, a obtenu 11 votes. C'est-à-dire au moins un d'entre eux n'a pas voté pour soi-même, sans compter les femmes, les maris et les fils.

Cette histoire venait confirmer de manière probante qu'une vocation sociale et politique peut naître de l'esthétique, car c'est un besoin primaire des personnes.

Le continent bleu

Dans notre géographie idéale, le continent latino-américain est le continent du Bleu. Il est le continent tourmenté par des disparités sociales extrêmes, dans lesquelles nous voyons le Jésus Abandonné de ces peuples, à choisir et pour lequel donner la vie. Mais dans mes voyages au Brésil et maintenant en Argentine j'avais rencontré tant d'artistes et aussi une vie sociale si clairement fondée sur l'esthétique - il suffit de penser à ce qu'est la Samba pour les Brésiliens et le Tango pour les Argentins ! – qu'il a été surprenant pour moi et pour les artistes que j'ai rencontrés, et même pour tous nos amis, de découvrir que leur continent était le Continent du Beau, et que c'était effectivement la Beau qui pouvait sauver leur Monde.

Je voudrais terminer avec un autre fioretto cueilli à Sao Paulo, où j'ai été après l'Argentine. Même là j'ai rencontré une soixantaine d'artistes amis auxquels j'ai partagé mon expérience en Argentine. Dans l'échange qui a suivi, une excellente artiste peintre a offert ce témoignage : "depuis plusieurs années je souffrais d'un certain complexe. En étant peintre, je me sentais peu "sociale". Mais la peinture était l'unique travail que je savais faire. Il y a quelques années je faisais un trekking dans une des zones les plus pauvres du Brésil, où vivent les Indiens repoussés là à la fin de la colonisation. À un certain moment, en pleine forêt amazonienne, j'ai entendu une musique céleste. J'ai suivi la musique et j'ai trouvé un très jeune enfant qui jouait d'une manière vraiment paradisiaque. J'écoute, charmée, et je lui demande comment il faisait pour jouer ainsi bien et il me répond : « Les miens n'ont rien à manger, alors avec ma musique je leur donne de la nourriture ». Cet enfant a guéri mon complexe. Il m'a fait comprendre ma vocation de peintre. Avec ma peinture je peux donner de la nourriture à mon peuple."

Quelle leçon d'humanité et de civilisation nous envoie cet enfant de la forêt amazonienne, du cœur du Continent bleu !